

intériorité radiante qui fait regretter un langage à l'exotisme – rythmes askak et modalité orientalisante – quelque peu convenu.

Pierre Rigaudière

PHILIPPE BOESMANS

1936-2022

ψ ψ ψ ψ ψ **On purge bébé !**

Jean-Sébastien Bou (Bastien Follavoine), Jodie Devos (Julie Follavoine), Denzil Delaere (Aristide Chouilloux), Sophie Pondjiclis (Clémence Chouilloux), Jérôme Varnier (Horace Truchet), Orchestre symphonique de la Monnaie, Bassem Akiki. Fuga Libera. Ø 2022. TT : 1 h 19'.
TECHNIQUE : 4/5



Une double malédiction s'est abattue sur *On purge bébé !* de Philippe Boesmans : d'abord la mort du fidèle chef Patrick Davin, qui devait le créer ; ensuite et surtout la disparition du compositeur, dont l'ami et ancien élève Benoît Mernier a achevé la partition en terminant la pénultième scène et en écrivant la dernière.

Ce qui n'a pas empêché La Monnaie de Bruxelles de porter avec succès à la scène lyrique le vaudeville scatologique de Feydeau, en décembre 2022. Feu le facétieux maître belge et son disciple déroulent une matière consonante et aérée parcourue d'un seul geste, comme une course folle » (Mernier *dixit*), avec un art consommé et amusant de la citation – on entend le thème des *Hébrides* de Mendelssohn quand les époux Follavoine se déchirent sur l'orthographe de ces îles écossaises, le motif du Graal du *Parsifal* wagnérien est associé au pot de chambre...

Dans la fosse bruxelloise, Bassem Akiki tient serrée une petite trentaine d'instruments dont un piano moteur. Le chant et la parole ont la part belle, à la faveur d'une prosodie soignée et d'une distribution qui pousse loin l'engagement comique, à l'image du couple dysfonctionnel formé par le toujours percutant baryton Jean-Sébastien Bou et la soprano Jodie Devos, piquante en ses coloratures.

Dans son emploi de ténor bouffe engoncé dans le costume du ridicule Chouilloux, Denzil Delaere est

peut-être un peu moins rayonnant sur la bande-son que sur le plateau. Il nous manque, de fait, le très efficace spectacle de Richard Brunel. Pourvu que l'Opéra de Lyon, après en avoir reporté l'échéance faute d'argent (troisième malédiction !), puisse reprendre l'ouvrage posthume d'un Boesmans qui, sans signer son chef-d'œuvre ni son *Falstaff*, a réussi de lumineux adieux.

Benoît Fauchet

ANTON BRUCKNER

1824-1896

ψ ψ ψ ψ ψ **Symphonie n° 8**

(version de 1890, Nowak). Orchestre de la Tonhalle de Zurich, Paavo Järvi.

Alpha. Ø 2022. TT : 1 h 21'.

TECHNIQUE : 4,5/5



Peu de temps après une splendide *Symphonie n° 7* (Diapason d'or, cf. n° 721) et choisissant sans surprise la version définitive de 1890 dans l'édition Nowak, Paavo Järvi nous offre sa vision de la 8^e, tout orientée vers le finale, couronnement de cette symphonie et sans doute le morceau le plus génialement construit de tout l'œuvre brucknérien. La Tonhalle de Zurich s'y couvre à nouveau de gloire et montre qu'elle a gardé avec le chef estonien l'excellence atteinte durant la période de David Zinmann. Järvi fait ressortir les moindres détails d'une polyphonie considérablement enrichie par rapport à la rédaction initiale de 1887 (écoutez les contrechants des cors dans le premier mouvement !) et laisse chanter son orchestre éperdument dans les passages les plus tendres (trio du scherzo, fin de l'adagio après le fameux sommet d'intensité et ses deux coups de cymbales). Dans la gestion des flux et reflux du finale, il oppose avec pertinence la puissance et la massivité des cuivres à de superbes solos des bois, en particulier la clarinette.

S'il aurait pu retenir un peu plus le tempo dans l'immense crescendo de la coda finale, Järvi signe la plus belle lecture récente de la 8^e, juste à côté – le compliment n'est pas mince – de la somptueuse réussite viennoise de Christian Thielemann qui opte, lui, pour l'édition Haas (Sony).
Jean-Claude Hulot

BERNARD CAVANNA

NÉ EN 1951

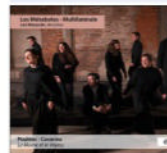
ψ ψ ψ ψ ψ **Messe un jour ordinaire*.** **POULENC : Un soir de neige.** **Quatre motets pour un temps de pénitence.**

Exultate Deo.

Noëmi Schindler (violon)*, Isabelle Lagarde*, Emily Rose Bry (sopranos)*, Klup Lee (ténor)*, Les Métaboles, Multilatérale*, Léo Warynski.

NoMadMusic. Ø 2022. TT : 57'.

TECHNIQUE : 4,5/5



« Il y a chez Poulenç du moine et du voyou » : on connaît la formule du critique Claude Rostand.

Convient-elle à son cadet Bernard Cavanna ? Léo Warynski le suggère, qui associe les deux compositeurs français. Le chœur est a cappella chez Poulenc. Rien de très « voyou » dans les pages choisies, les plus profanes se lisant le temps d'*Un soir de neige* sur des poèmes d'Eluard ; dans ce paysage floconneux, il faut s'habituer à un effectif qui accentue les syllabes et roule ses « r », s'épanouissant surtout dans le « froid brûlant » refermant la cantate. Les Métaboles ne cherchent pas à arrondir les angles et aplanir les reliefs des *Quatre motets pour un temps de pénitence*, miniatures doloristes que le compositeur voulait « aussi réalistes et tragiques qu'une peinture de Mantegna ». La jubilation archaïsante et carillonnante d'*Exultate Deo* sied à cet ensemble qui ne craint pas la lumière vive et aime les lignes de tension.

Le chœur est rejoint par l'ensemble instrumental Multilatérale pour un défi nettement plus expressionniste : la *Messe un jour ordinaire* de Cavanna, qui dynamite et enfouit la liturgie latine sous un déluge de décibels (fanfare, cloches, orgue, accordéon... et voix dont trois solistes). Elle confronte le sacré à la banalité poignante des répliques d'une femme toxicomane fraîchement sortie de prison. Le compositeur a revu sa partition (créée en 1994) en y ajoutant une toccata introductive et en remodelant ses lignes chorales sur les possibilités d'un groupe professionnel dont la lecture supplante sans difficultés celle gravée par Philippe Nahon avec des ensembles vocaux

amateurs (MFA 1998). Le connaisseur retrouvera avec délice le violon élégiaque de Noëmi Schindler, fidèle de la musique de Cavanna. Une œuvre qu'aucun amoureux de l'art choral et du bel aujourd'hui ne voudra ignorer.
Benoît Fauchet

PHILIPPE CHAMOULARD

NÉ EN 1952

ψ ψ ψ ψ **Concertino pour violon.** **Concerto pour basson.** **Concerto nocturne pour trompette.**

Sveltin Roussev (violon), Giorgio Mandolesi (basson), Eric Aubier (trompette), Orchestre symphonique de Douai, Jean-Jacques Kantorow. Indésens. Ø 2023. TT : 57'.

TECHNIQUE : 4/5



Tard venu à la composition, Philippe Chamouard a mis les bouchées doubles et, avec dix symphonies à son actif, presque autant de concertos, en regard d'œuvres vocales et de musique de chambre, on s'étonne de la place marginale qui lui est concédée. Le *Concertino pour violon* (2019) est une merveille tant par l'équilibre entre soliste et orchestre que par la conduite du discours (quatorze minutes d'affilée), l'invention mélodique et les subtilités harmoniques dans le cadre d'une tonalité élargie. La dimension poétique est si puissante qu'elle fait oublier la virtuosité et la part de magie qui reviennent à l'archet subtil de Svetlin Roussev.

Si le *Concerto pour basson* (2021) met en valeur les ressources de l'instrument et le talent supérieur de Giorgio Mandolesi, l'esthétique de la partition, qui cède au pittoresque chromo sud-américain, lasse vite. L'inspiration reprend de la hauteur avec le *Concerto nocturne pour trompette* (1993). La première partie, qui évoque irrésistiblement le lever du jour, voit le soliste se dégager de ses sourdines (?) pour atteindre un premier sommet. Il semble alors batifoler jusqu'à une prochaine excursion, plus lumineuse dans le suraigu... Le lyrisme ardent et le charme d'Eric Aubier n'empêcheront pas que le but ait été touché trop tôt. Et l'escalade suivante prélude si bien au tonnerre des applaudissements que ce concerto